

en s'occupant sur place, l'un des affaires d'Asie, l'autre de celles d'Afrique, etc... Trop souvent, ils n'ont jamais voyagé dans les pays qu'ils administrent. S'ils étaient un peu mieux documentés, ils soustendraient certainement mieux les intérêts français...

On se fie trop aux diplomates ! L'un était en 1910 à Tokio. En 1911, il est parti pour l'Espagne. En 1912, il a quitté Madrid pour Berlin, puis en 1913, cette capitale pour Constantinople. Il ne parle ni japonais, ni espagnol, ni allemand, ni turc. Il connaît seulement la langue diplomatique. Elle est, on ne l'ignore pas, la plus difficile de toutes. Quand on l'emploie, il faut parler pour ne rien dire et s'astreindre à émettre des idées très précieuses dans un langage conventionnel qui peut être compris seulement par de rares initiés !

Au fond, j'en reviens toujours à ma pensée première : on se sert mal chez nous des spécialistes, et on emploie trop souvent à des spécialités, des gens peu aptes à les remplir. Voici en termes nets la traduction de cet aphorisme : « N'importe qui étant bon à n'importe quoi, on peut n'importe quand le mettre n'importe où ! » — *Signé* : CHARLES BENOIST.

Et de tout cela, il ressort que le public français ne sait rien de l'étranger, parce qu'on le renseigne mal. Une guerre survient-elle ? On ignore tout du pays adverse parce qu'on a lu, sur ses habitants, seulement quelques articles plus ou moins fantaisistes. Et l'on a aussitôt des déboires, comme cela s'est produit en Turquie.

Nous avons été mal informés et mal documentés. Malgré tout nous aurions pu savoir quelque chose de vrai sur la Turquie si, au lieu d'écouter les touristes et les romanciers, nous avions voulu consulter les